

—Son yacht se trouvant à Valparaiso, il lui a télégraphié d'aller l'attendre à Victoria, sur la côte de Vancouver, reprit le jeune médecin ; puis, il s'y est rendu lui-même par la ligne de Liverpool à New-York et le chemin de fer du Pacifique. C'est ce qui explique qu'il soit arrivé ici avant vous.

—Vous a-t-il dit ce qu'il venait y faire ? demanda M. Bredejord.

—Il venait nous porter secours si nous en avions besoin, et puis aussi, s'informer d'un personnage assez bizarre, dont j'avais incidemment parlé dans ma correspondance, et auquel M. Tudor Brown semble porter un vif intérêt.

Les quatre visiteurs échangeaient un regard.

“ Patrick O'Donoghane ?... N'est-ce pas ainsi que s'appelle cet homme ? demanda Erik.

—Précisément ! C'est du moins le nom qui est tatoué sur sa peau, quoiqu'il prétende que ce ne soit pas le sien, mais celui d'un ami ! Il se fait appeler Johnny Bowles...

—Puis-je vous demander si cet homme est ici ?

—Il nous a quittés depuis dix mois déjà. Nous avons cru d'abord qu'il pouvait nous être utile comme intermédiaire avec les naturels de la côte, à cause de sa connaissance apparente de la langue samoyède ; mais nous nous sommes aperçus que cette connaissance était très superficielle, réduite à quelques mots à peine. Et puis, le hasard a voulu que, depuis Chabarova jusqu'ici, nous n'eussions aucun rapport avec les habitants des pays que nous longions. Un interprète nous devenait inutile. D'autre part, ce Johnny Bowles ou Patrick O'Donoghane était paresseux, ivrogne, indiscipliné. Sa présence à bord ne pouvait avoir que des inconvénients. Nous avons donc accueilli avec un véritable plaisir sa demande d'être débarqué avec quelques provisions sur la grande île Ljakow, au moment où nous en suivions la côte méridionale.

—Quoi ! c'est là qu'il est descendu ! s'écria Erik. Mais cette île n'est-elle pas inhabitée !

—Absolument ! Ce qui a séduit notre homme, paraît-il, c'est qu'elle est littéralement couverte d'ossements de mam-mouths et par conséquent d'ivoire fossile. Il avait conçu le plan de s'y établir, de consacrer les mois d'été à réunir la plus grande quantité d'ivoire qu'il pourrait trouver ; puis, quand l'hiver serait revenu glacer le bras de mer qui sépare l'île Ljakow du continent, de transporter en traîneau ces richesses à la côte sibérienne, afin de les vendre aux marchands russes, qui viennent jusque-là chercher les produits du pays.

—Vous avez donné ces détails à M. Tudor Brown ? demanda Erik.

—Assurément ! Il venait d'assez loin les chercher ! ” répliqua le jeune médecin, sans se douter de l'intérêt profond et personnel qui s'attachait pour le commandant de l'*Alaska* aux questions qu'il lui adressait.

La conversation devint alors plus générale. On parla de la facilité relative avec laquelle s'était réalisé le programme de Nordenskiöld. Sur presque aucun point il n'avait rencontré de difficultés sérieuses. De là, les conséquences que la découverte de la nouvelle route pouvait avoir pour le commerce du monde. Non, disaient les officiers de la *Véga*, que cette route dans son sentier fût jamais destinée à devenir très fréquentée, mais parce que le voyage de la *Véga* devait nécessairement habituer les nations maritimes de l'Atlantique et du Pacifique à considérer comme possibles les relations directes par mer avec la Sibérie. Et nulle part ces nations ne pouvaient trouver, contrairement à l'opinion vulgaire, un champ aussi vaste et aussi riche pour leur activité.

“ N'est-il pas singulier, faisait observer M. Bredejord, que, pendant trois siècles, on ait complètement échoué dans cette tentative, et qu'aujourd'hui vous ayez pu l'accomplir presque sans difficulté ?

Ainsi causant et discutant, on passa l'après-midi. Les visiteurs de l'*Alaska*, après avoir accepté le dîner de la *Véga*,

emmenèrent souper à leur bord les officiers qui n'étaient pas de service. On se communiqua mutuellement les nouvelles et les renseignements dont on disposait. Erik prit soin de s'informer exactement de l'itinéraire suivi par la *Véga* et des précautions à prendre pour utiliser son tracé. On but au succès définitif de tous, on échangea les vœux les plus sincères de retour au pays, puis on se sépara.

Le lendemain, à la première heure du jour, l'*Alaska* allait se mettre en route pour l'île de Ljakow. Quant à la *Véga*, elle devait attendre que la débâcle lui permit de gagner le Pacifique.

La première partie de la tâche d'Erik était donc accomplie. Il avait retrouvé Nordenskiöld. Il lui restait à accomplir la seconde, à rejoindre Patrick O'Donoghane, à voir s'il était possible de lui arracher son secret. Ce secret devait être bien redoutable, tout le monde l'admettait maintenant, pour que Tudor Brown mit tant d'acharnement à retrouver seul celui qui le détenait.

Arriverait-on avant lui à l'île Ljakow ? C'était peu probable, car il avait trois jours d'avance. N'importe ! on tenterait l'aventure. L'*Albatros* pouvait s'égarer, rencontrer des obstacles imprévus, se laisser gagner ou même dépasser. Tant qu'il restait une possibilité de succès, il fallait en courir la chance.

Il faut dire que la douceur de la température était des plus rassurantes. L'atmosphère se maintenait tiède et moite ; de légères brumes sur l'horizon indiquaient de tous côtés la mer libre, en dehors de la bande de glaces, qui bordait encore la côte sibérienne, où la *Véga* se trouvait prise. L'été ne faisait que s'ouvrir, et l'*Alaska* pouvait raisonnablement compter sur dix semaines de temps favorable. L'expérience acquise au milieu des glaces américaines avait sa valeur et pouvait faire considérer la nouvelle entreprise comme relativement aisée. Enfin, le passage du nord-est était incontestablement la voie la plus directe pour revenir en Suède, et, à côté de l'intérêt poignant qui poussait Erik à la prendre, il y avait un véritable intérêt scientifique à refaire en sens inverse le trajet accompli par Nordenskiöld. Si l'on réussissait, — et pourquoi ne pas réussir ? — ce serait la preuve et l'application pratique du principe posé par le grand explorateur.

La brise se mit de la partie et voulut aussi favoriser l'*Alaska*. Pendant dix jours, elle souffla presque constamment du sud-est, et permit de courir neuf à dix nœuds en moyenne, sans brûler de charbon. C'était un précieux avantage, outre que la direction des vents avait pour objet de refouler vers le nord les glaces flottantes et, par suite, de rendre la navigation beaucoup plus facile. C'est à peine si, dans ces dix jours, on rencontra quelques paquets de drift-ices, ou de glace pourrie, comme les marins arctiques appellent les résidus à moitié fondus des banquises hivernales.

Le onzième jour, il est vrai, on eut une tempête de neige, suivie de brumes assez intenses, qui retardèrent sensiblement la marche de l'*Alaska*. Mais le 29 juillet, le soleil reparut dans tout son éclat, et, le 2 août, au matin, la pointe orientale de l'île Ljakow fut signalée.

Erik donna aussitôt l'ordre de la contourner, à la fois pour vérifier si l'*Albatros* ne se cachait pas dans quelque crique, et pour embosser l'*Alaska* sous le vent de l'île. Sa reconnaissance opérée, il fit jeter l'ancre sur un fond de sable, à trois milles environ de la côte méridionale ; puis, il s'embarqua dans la baleinière en compagnie de ses trois amis et de six hommes de l'équipage. Une demi-heure plus tard, la baleinière accostait une anse assez profonde.

Ce n'est pas sans raison qu'Erik avait choisi la côte méridionale. Il se disait que Patrick O'Donoghane, soit qu'il eût véritablement pour but de faire avec la Sibérie le commerce de l'ivoire, soit qu'il se proposât de quitter, à la première occasion, l'île où il s'était fait déposer, devait avoir choisi, pour s'y établir, un point d'où il pût surveiller la mer. On pouvait même affirmer, avec quelque degré de certitude, que ce point serait placé sur une hauteur et aussi rapproché que possible de la côte sibérienne. Enfin la nécessité de s'abriter contre